

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 50 [i.e. 51]

Artikel: Un train de plaisir avant de finir l'année
Autor: J.Z.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mer notre dire; combien de régents sont devenus aliénés ! Il faut convenir que leur état y prédispose; et c'est à ces gens là, auxquels l'avenir apparaît sans riantes couleurs, c'est à ces hommes de dévouement et de travail que vous refusez le pain quotidien. Il est temps, croyons-nous, de remédier à cet abus; sacrifiez à vos concitoyens quelques ambitions de clocher, quelques routes inutiles, quelques projets dispendieux et hasardés, et vous aurez nourri bien des familles, et vos enfants, les premiers, recueilleront les fruits, non pas de votre libéralité, mais de votre justice.

J. B.

Correspondance.

Paris, le 7 novembre 1864.

Je vous ai promis une correspondance de Paris, et je veux essayer de tenir parole. Mais que dire ? J'ai oublié d'aller à la Bourse pour m'enquérir du cours du trois pour cent et des tribulations du crédit mobilier. Je n'ai pas, comme l'honorable correspondant de notre bonne *Gazette*, reçu les confidences d'un « personnage haut placé » et l'Empereur ne m'a pas encore donné le *mot* de la convention franco-italienne. Mieux que cela, je n'ai pas encore entendu un seul calembourg. C'est vous dire que je suis bien peu parisien et bien mal placé pour vous donner des nouvelles de la capitale du monde civilisé. Mais enfin, il le faut; le *Conteur vaudois* ne doit pas rester étranger au mouvement intellectuel, industriel, commercial, manufacturier, etc., etc., de notre époque.

Paris est véritablement la ville des extrêmes. A côté de rues auprès desquelles la rue du Pré est un boulevard, vous y voyez ces magnifiques artères construites depuis quelques années et qui répandent partout l'air, la vie et le mouvement. Figurez-vous une chaussée de la largeur de la place de St-François, bordée de trottoirs de 15 à 20 pieds chacun; — ces trottoirs asphaltés, plantés d'arbres et limités par des maisons de six étages, à grande architecture, avec leurs splendides magasins; — voilà ce que sont les boulevards de Paris. Il y en a ainsi un développement de trois à quatre lieues. Et sur tout cela des milliers de piétons, de voitures, d'omnibus, de chars de toutes espèces qui se croisent, se dépassent, se rencontrent avec un ordre admirable. Je n'ai jamais vu de cochers aussi habiles que ceux de Paris. Ils trouvent moyen de faire passer un omnibus entre deux voitures où un piéton ne croirait pas pouvoir s'aventurer.

La physionomie des boulevards varie aux diverses heures de la journée. C'est depuis deux ou trois heures de l'après-midi qu'ils présentent le plus de vie; mais le matin, on les voit parcourus par une foule de petits chars, portant pommes, poires, carottes, café au lait, tout ce que la cuisine peut exiger; un homme ou une femme pousse cette boutique roulante en faisant entendre des cris qui n'ont rien d'humain. Ajoutez à cela

les marchands d'habits, les chiffonniers, tous les industriels possibles criant à qui mieux mieux, le gosier enroué par le froid et le trois-six. Le classique vitrier lausannois était un artiste auprès de cette population eriarde.

J'ai dit qu'à Paris les extrêmes se touchent; c'est surtout en ce qui concerne la nourriture que l'on peut appliquer ce proverbe. Il y a ici pour toutes les bourses, depuis le déjeuner à cent francs chez Véfour jusqu'au dîner en plein air pour deux ou trois sous. Et pour cela, il n'est point nécessaire de prendre les deux extrémités de la ville, dans le même quartier, dans la même rue, vous trouvez ces contrastes.

J'avoue que ce qui me contrarie le plus dans la grande ville, c'est son affreuse monnaie. Les pièces de un ou deux sous vous garnissent à peu de frais un porte-monnaie de taille fort respectable. Et pour qui a l'habitude de compter par francs et centimes, il est certainement désagréable de devoir payer soixante et quinze sous par-ci, deux francs neuf sous par là. Ceci me rappelle un incident arrivé il y a peu de temps à une dame lausannoise, de fort bonne société, qui venait de faire, dans un magasin de Paris, une petite emplette. — « Quatorze sous, madame » lui dit le marchand. — « *Septante* centimes, n'est-ce pas, demande notre compatriote. — » Tiens ! dit un gamin qui se trouvait là, où donc que cette dame a appris son français, il faut te l'envoyer à l'école; je t'en f.... des septante centimes ». C'est que le gamin de Paris a la répartie vive et un sans-gêne à toute épreuve.

Je commence à m'apercevoir que sans avoir vu grand'chose, j'aurais déjà beaucoup à dire; permettez-moi de réserver quelque chose pour une autre fois. Je dois pourtant vous dire que j'ai visité aujourd'hui l'Amphithéâtre de dissection de Clamart; je vous avoue qu'à la vue de ces cadavres humains, abandonnés au scalpel d'une vingtaine d'étudiants en médecine, j'ai béni Dieu de n'être pas obligé de rester là une demi-heure, et je connais un jeune étudiant, qui est bien près de faire *son droit* et de planter là la chirurgie et son inévitable trousse.

A une autre fois.

Un train de plaisir avant de finir l'année.

La bise siffle, souffle, elle mugit. Emportées par le tourbillon, des gazettes s'élèvent brusquement vers le ciel pour retomber de suite et lourdement vers la terre. Qu'y trouvez-vous d'étonnant? elles ne font que cela toute l'année. On ne s'écrase pas au guichet de la gare. Nous serons peu, nous ferons mentir le proverbe; du moins nous le modifierons: « moins on est de fous plus on rit. » Décidément le public renonce à la liberté de la presse. On a place dans le wagon. Rendons justice à la Compagnie de l'Ouest, elle s'est montrée fort amicale, fort prévenante, elle nous a donné vingt minutes de congé à Aigle pour voir la ville, et le train n'est re-

parti qu'après avoir sifflé à outrance, sonné trois fois fort longtemps et à coups redoublés, et enfin après s'être assuré qu'il ne laissait personne en arrière.

L'air était des plus calmes dans la vallée du Rhône ; personne de ce pays n'eût soupçonné les polissonneries de la bise à Lausanne.

A Bex nous descendons, et, à notre grand ébahissement, nous y trouvons, ni plus ni moins que la foire ; la foire en règle, devant la cure, autour de l'église, dans la grand'rue. Ciel ! m'écriai-je, que sont devenues les lois sur la police du dimanche ? On me répond qu'il est d'usage immémorial de tenir ici la foire le dimanche, afin que les Ormonands et les Valaisans puissent y venir. Ceci mérite réflexion. La foire, que l'on appelle encore en allemand « messe » est d'origine catholique. Celle de Zurzach, en Suisse, est une des plus anciennes qu'on connaisse. Les prêtres faisaient une grande neuvaine spéciale, avec grandes cérémonies et force indulgences ; on y accourait de toutes parts. Les marchands s'y rendirent d'abord pour vendre, puis ils s'y donnèrent rendez-vous pour affaires. Voilà l'origine des foires et l'explication de leur compatibilité avec un jour du dimanche. C'est un vieil usage catholique, tout comme les quarante-huit poses de gâteau que Lausanne avale le jour du Jeûne.

En résumé, le train de plaisir de dimanche, quoique peu nombreux, a été, croyons-nous fort agréable, pour tous ceux qui en ont profité.

J. Z.

La cure de raisin.

J'aborde un sujet sérieux. Le journal a reçu un grand nombre de lettres, dans lesquelles on lui demande ce qu'il pense de l'efficacité du raisin sur la santé de l'esprit et du corps. — Pressé de divers côtés, nous nous sommes recueilli, nous avons médité ; et, quoique la saison nous semble plutôt propice à des considérations sur les vertus de la réglisse, de la mauve et du gramont, nous avons cru devoir laisser de côté ces intéressants pectoraux, tous amis des rhumes et des fluxions, pour dire quelques mots sur la cure de raisin.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est question du raisin pour guérir les maladies. Si l'on en croit divers papyrus, retrouvés par Humboldt et récemment déchiffrés, Bacchus, atteint d'hydropisie, abandonné des siens et condamné par les médecins de sa localité, aurait dû à l'emploi judicieux du raisin une guérison miraculeuse ; rétabli, il s'imposa la mission de propager la vigne, afin de rendre service à l'humanité. C'est là certainement la guérison la plus ancienne dont il soit fait mention. Après lui vint Noé, qui se guérit de la goutte par le même moyen, ainsi que chacun sait.

Longtemps ce mode de traitement fut abandonné ; ces dernières années il a repris faveur auprès des malades. Manipulé par quelques médecins habiles, le rai-

sin triomphe aujourd'hui des maux les plus invétérés. Quoique malade, le fruit de la vigne a gardé sa vigueur ; on oppose l'oïdium à la phthisie, à l'hypochondrie, à la bile de toutes les couleurs. Fussiez-vous mort ! si vous mangiez un grain, un seul grain de raisin, vous seriez sauvé.

Mais il y a raisin et raisin ; tel agit sur la rate, et tel autre sur le foie ; tel dilate les fibres de l'œil, et serre celles du nez ; l'un épaissit, l'autre liquéfie les humidités du cerveau. Il faut donc savoir choisir.

Les vignobles de Lavaux, d'Aigle et de Bex sont tous les jours recommandés ; le raisin fendant roux a été l'objet d'une enquête sérieuse de la part de la science, et il est résulté des investigations d'un célèbre médecin qu'il guérissait le suicide et le cancer, maladies réputées incurables jusqu'à ce jour. — Ce jeune et modeste savant fait revenir un mort avec un raisin de Bavois ; il conseille à ceux qui ont l'intention de se pendre, ou de se livrer à quelque exercice de ce genre, de se rendre à Crissier, et d'y faire une cure ; l'ingestion d'une dizaine de livres de raisin du cru leur causera des angoisses si affreuses qu'ils seront dégoûtés de la mort. Montreux convient aux poitrines délicates ; il est prouvé que c'est là seulement que guérissent les phthisiques pourvu qu'ils suivent le traitement pendant quinze ou vingt ans ; malheureusement les poitrinaires se dérobent en général par une mort prématurée aux bons effets de la cure, de sorte que si jusqu'à présent on n'a pas obtenu des résultats bien brillants, cela tient au manque de persistance de la part des malades.

Vevey doit être la station des Anglais ; la vigne semble y croître pour eux, tant elle convient à leur tempérament ; ils feront cependant bien d'user du raisin avec une certaine prudence, car dernièrement, un baronnet du plus bel avenir, le jeune sir Bott, fut trouvé agonisant au milieu d'une vigne ; le malheureux, méprisant les conseils de son médecin, avait avalé une gousse, et malgré le dévouement d'un passant qui plongea à trois reprises dans son estomac, l'infortuné sir Bott éclata dans la soirée au grand désespoir de ses nombreux amis.

Le raisin de Bex, celui d'Aigle conviennent aux personnes affligées d'hypochondrie, suite d'oisiveté ; elles trouveront en comptant les écus que leur coûte le traitement une occupation qui les empêchera de penser à autre chose, et qui les distraira suffisamment.

Les vieillards qui veulent se rattacher à la vie, atteints d'infirmités diverses, feront bien d'aller à Gollion ; là, le raisin, peut-être un peu dur, leur rendra la pétulance qui leur manquait, en le prenant à haute dose, mais ils feront bien de se munir, afin d'épargner trop de fatigue à leurs mâchoires, du casse-noisettes perfectionné dont se servent les habitants de l'endroit ; ils emploieront tout leur temps disponible à faire des excursions dans les environs, et trouveront une